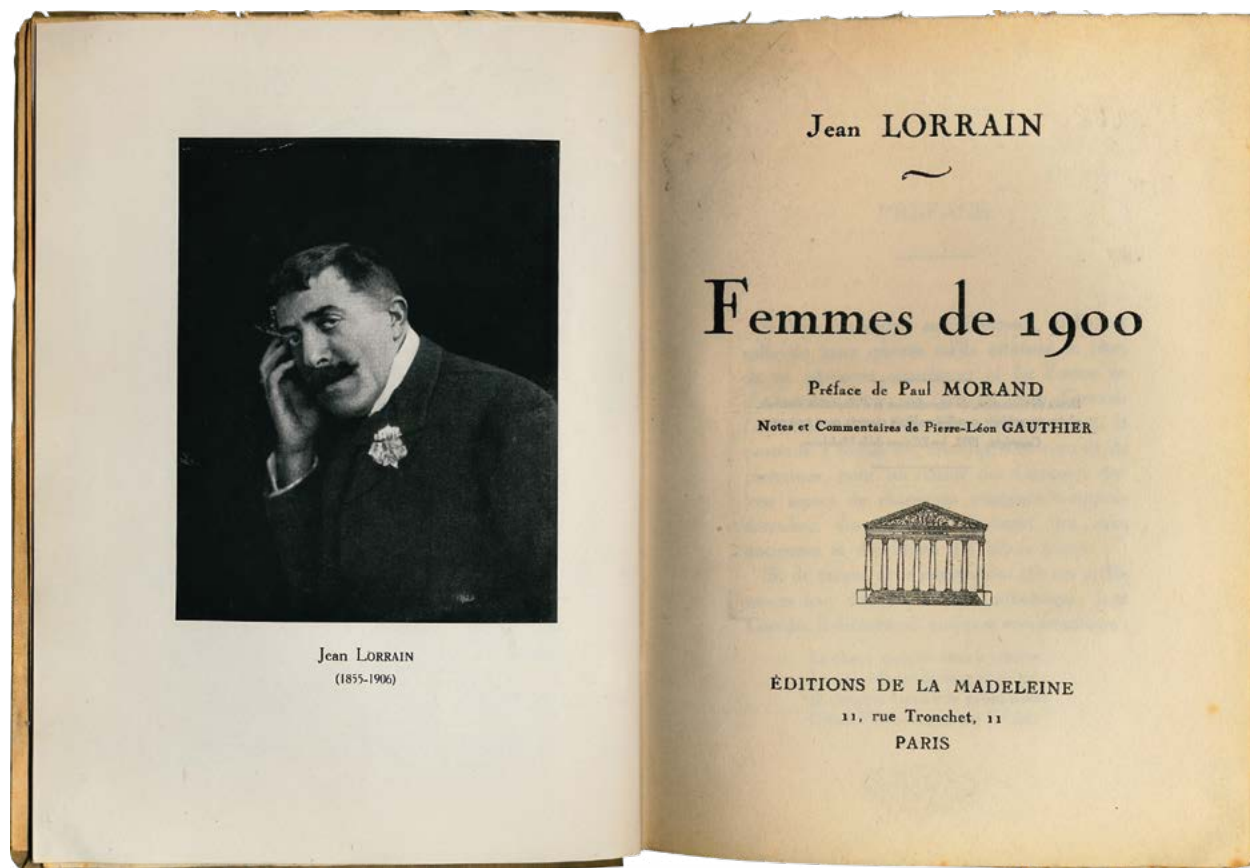


Le Paris décadent de Jean Lorrain



C'est l'histoire d'un moustachu gaulé comme une armoire normande. Il porte des breloques à chaque doigt, se sape comme un dandy. Il n'est pas pimp mais écrivain. C'est Jean Lorrain. Il trempe sa plume dans du napalm, provoque scandale sur scandale, se fait plus d'ennemis que d'amis. Figure de proue de décadentisme, il a, à la jonction du XIX^e et XX^e siècle, foutu le feu au Tout-Paris bien comme il faut.

Été 1872. À l'entrée du port de Fécamp, des trois-mâts se croisent sur la mer. Ils reviennent du Nord, les cales pleines de morue séchée. Quelques chaloupes de plaisanciers flottent entre les grands-voiles. Le soir, les rues de la capitale française du cabillaud grouillent de monde. Une faune interlope s'agite. Dans les cabarets et les troquets, des marins se biturent, parlent fort, chantent, se battent. Autour d'eux se trouvent des filles de joie et des tonnes

de poisson. Ça sent l'alcool, la grillade, la cocotte à trois sous la nuit. Ça gueule des chants de mer. Ça baise dans tous les coins de rue. Il fait nuit. Dans cet univers portuaire un peu bizarre, un garçon regarde tout cela avec des yeux globuleux. Il porte un kimono brodé de dragons. L'accoutrement du gus détonne dans ce microcosme viril. Mais justement, lui, le viril, les mecs en débardeur, les putains, bref, les bas-fonds, c'est ça qui le branche.

Lui c'est Paul Duval, le fils d'un armateur du coin. Il n'est pas encore Jean Lorrain et vient juste de rentrer de l'internat d'Arcueil, où il était scolarisé. Il a dix-sept ans. Son père le destine à une carrière de bon bourgeois exemplaire, de notable de province. Lui s' imagine plutôt star des lettres, façon Flaubert, en plus sulfureux. Sans surprise, le projet coince auprès du daron. Il se porte alors volontaire en 1875 dans le

12^e Hussards, à Saint-Germain-en-Laye et Rocquencourt. Mais le manie- ment des armes l'intéresse moins que le corps des soldats. Alors l'expé- rience tourne court.

Qu'importe. Ses parents ont les moyens. Ils l'envoient étudier à Paris. Le droit. Dans la capitale, il n'est encore personne. Mais de grands rêves l'animent.

Les origines du mâle

Ses débuts sont laborieux. Voyant bien que son fils ne sera jamais avocat ni quoi que ce soit de ce genre, le père finit donc par céder... Il est d'accord pour lui verser une rente de 150 francs par mois (environ 500 euros), à condition que celui-ci ne salisse pas son blaze. À Fécamp, ça la foutrait mal de voir le patronyme Duval salopé par les frasques de son fils. Surtout que le géniteur doit bien se douter que Paul est pédé. Bref. Paul s'exécute. Il choisit alors comme pseudo Jean Lorrain. Simple. Sonore. Solide. Sa mère approuve: «*C'est si "peuple" de prendre une particule...*»

Dans les cafés et les cabarets, il s'initie au Paris de la nuit. Jean Lorrain traîne avec les Hydropathes (ceux que l'eau rend malades), un club littéraire à la mode. Les réunions se tiennent au Chat noir, célèbre cabaret montmar- trois. Petit à petit, il se fait un carnet d'adresse. Les Zutistes, Jean Moréas, Maurice Rollinat, Jean Richepin, Émile Goudeau... Puis il publie, en 1882, à compte d'auteur, son premier recueil de poèmes, *Le Sang des dieux*.

Ce grand gaillard au physique imposant marche le torse bombé. De loin, on pourrait penser qu'il s'agit d'un lutteur de foire. De près cepen- dant, avec ses bijoux et ses manières, il ressemble davantage à un pro- duit «*d'extrême civilisation*». Un monstre de raffinement, un modèle unique, pour faire simple. Pourtant, ce colosse est fragile. Hémophile (comme Yves Adrien), sensible du cœur, «*né fatigué*» selon ses propres mots, Jean Lorrain n'a de solide que le style et l'esprit.

Sa réputation progresse vite. Il fréquente désormais le salon de Charles Buet, endroit coté, où il rencontre Jules Barbey d'Aure- villy, Joris-Karl Huysmans, François Coppée, Léon Bloy, Laurent Tailhade... Bref, que des grands noms. Mais c'est en 1884 que sa carrière décolle enfin. Il a vingt-neuf ans et vient de rentrer au *Courrier français*, un journal illustré qui incarne l'esprit léger et sarcastique du Paris de cette

époque. Paraît ensuite son premier roman, *Les Lépillier*, une étude de mœurs sous la forme d'une intrigue à clés. Plus simplement, c'est un moyen de se foutre de la tronche des habitu- des des gens de province. À Fécamp évidemment, ça grogne... Mais qu'im- porte, la machine est lancée.

Le roi du scandale

Son père meurt en 1886. D'une cer- taine manière, cet événement le libère. À partir de là, il fait de sa vie une œuvre et de son œuvre un scandale. *Très Russe*, son deuxième roman, génère une brouille sans pré- cédent avec un autre petit gars de Normandie, Guy de Maupassant, de cinq ans son aîné. Maupassant l'a toujours méprisé, et lorsqu'il pense se reconnaître sous les traits du ridicule Beaufrilan, personnage qui courtise de manière absurde une princesse se moquant de lui, il provoque Lorrain en duel... avorté.

Confident de Liane de Pougy, la fameuse courtisane, désormais intro- duit dans le Tout-Paris (ou presque), celui des salons littéraires prestigieux comme celui de la fange, Jean Lorrain navigue à vue. En 1895, au journal, il lance son Pall-Mall semaine, des chroniques parfois assassines. Et devient une célébrité. Sa plus notable victime, c'est Marcel Proust. Celui qui n'est encore qu'un débutant peu connu traîne dans des cercles aris- tocratiques, dont Lorrain est exclu. Dans ce Pall-Mall semaine daté du 3 février 1897, il va ainsi crucifier le jeune Marcel:

«*Les plaisirs et les jours de M. Marcel Proust: suaves mélancolies, d'élégiques veuleries, des petits riens d'élégance et de subtilité, de tendresses vaines, d'inanes flirts en style précieux et préten- tieux (...)*»



Surtout, en révélant l'homosexua- lité de Proust, il déclenche l'ire de ce dernier. Le plus surréel des duels est alors organisé entre les deux hommes. La scène est grotesque... Car les deux sont de piètres tireurs. Ils vont se manquer, et repartir bre- douilles. Tout ça pour rien.

De son côté, Jean Lorrain assume. Il se définit lui-même comme «*enflan- thrope*». Son excentricité dérange. On le craint pour sa langue de pute aigui- sée. On le méprise aussi pour son uranisme tapageur et ses manières de bourgeois de province.

Ses pièces de théâtre font des fours, ses romans se vendent et ses chroniques s'arrachent. Pourtant, c'est en bradant des terrains hérités de son père qu'il finance l'essentiel de son train de vie princier. On dit de lui qu'il est le journaliste le mieux payé de la capitale. Mais ce n'est pas suffisant. Sa mère vit avec lui et le couve de tout l'amour qu'il ne trouve pas ailleurs. Lui préfère les relations tarifées, les gitons avec qui l'avenir est impossible. La misanthropie le pré- serve ainsi de toute histoire profonde.

Et puis il y a la défonce. L'éther. Jean Lorrain, dont la santé est déjà fragile, en abuse quelque temps. Sa recette de fraises à l'éther fera date. Ses récits de high aussi. Son corps se désagrège, et à chaque fois qu'il passe sous les outils d'un chirurgien, il dit qu'on lui arrache «*des orchidées de douleur*». Son existence est rythmée par la souffrance. Cinq feuillets par jour. C'est la moyenne. Lorrain, au creux de sa forme, est une machine. Mais la machine s'épuise. Et au terme d'un procès contre une énième rom- bière qu'il aura offensée, condamné à vingt-cinq mille francs d'amende, il se retire à Nice, toujours avec maman dans les bagages. Là, il se consacre à nouveau à l'écriture. À cette période, il produit ce qui restera sans doute comme son chef-d'œuvre (avec *Monsieur de Phocas* et *Le Vice errant*): *La Maison Philibert*. Une plongée hallu- cinante dans l'univers des bordels. À la première personne, façon gonzo avant l'heure.

Puis il revient à Paris pour mourir, le 30 juin 1906. En effectuant un lavement, il se transperce le colon. Septicémie. Il a cinquante ans. Fin de merde. On l'en- terre à Fécamp, dans le caveau familial. Le rideau tombe. Mais un dernier mystère demeure; il paraît que son corps est intact. On a découvert ça en ouvrant son cer- cueil il y a vingt-cinq ans. Éternel, Jean Lorrain.